

mination et de représailles. Un lieutenant d'Abd-El-Kader, Bou-Maza, avait réussi à soulever contre nous, en 1845, les populations de l'Ouest. Le maréchal Bugeaud voulait en finir, et le colonel Pélissier était disposé à exécuter sans ménagement des ordres rigoureux. Sept cents révoltés, poursuivis par nos troupes, vinrent se réfugier sur les mamelons du Dahra, au fond d'une grotte creusée dans la montagne. Les y poursuivre, il n'y fallait pas songer ; rester devant la position, jusqu'à ce que la famine les en chassât, n'était pas possible ; le temps pressait. Le colonel Pélissier ordonna d'amasser devant l'entrée de la grotte des fagots et d'y mettre le feu ; la fumée, pensait-on, forcerait les réfugiés à sortir de leur asile. Que se passa-t-il alors dans la grotte ? des cris terribles furent entendus, le bruit d'une lutte obscure perçu ; mais pas un Arabe ne se montra. Quand le feu fut éteint, nos soldats, au milieu d'un silence profond, pénétrèrent dans la grotte ; sept cents cadavres y étaient couchés.

Aujourd'hui les drames du Dahra ne sont plus qu'un souvenir ; la civilisation s'est emparée de ces pentes, où se livrèrent tant de sanglants combats ; le colon et le kabyle cultivent côte à côte le sol qu'ils se disputèrent si longtemps les armes à la main.

A quelque distance de la capitale de l'Algérie, la montagne s'écarte, elle s'éloigne de la mer, elle fait place à la plaine de la Métidjah, la plus célèbre sinon la plus riche de toutes les